

## Lettres

Rina Lasnier

Number 85, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14750ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lasnier, R. (2000). Lettres. *Moebius*, (85), 111–113.

*Lettre du 29 août 1968*

Joliette  
29 août 1968

Cher Jacques Ferron,

Votre parodie du *Cantique des cantiques* et de la parole *Nigra sum sed formosa*\*, parue dans l'*Information médicale* du 6 août, me force presque à vous écrire. Je ne me reconnais aucun droit de le faire, même si cette moquerie me laisse une très pénible impression. Je songe, avec tristesse, au mal que vous faites et pouvez faire à tant de consciences droites et sincères et je ne peux m'empêcher de le souligner.

Et qu'est-ce donc qu'une conscience droite sinon celle qui s'oriente vers la vérité et qui tient compte des valeurs, ne confondant pas le profane et le sacré. Cette très élémentaire distinction n'a-t-elle pas fondé les civilisations et les cultures? Que l'on se dise athée ou croyant, païen ou chrétien, le problème du sacré se présente à l'esprit comme une donnée fondamentale de la conscience.

On ne peut ni l'oublier, ni le récuser, ni s'en jouer sans amoindrir l'homme tout entier et l'art également. Le cynisme n'est-il pas un appoint à cette vulgarité intellectuelle dont nous avons tellement à nous défendre ici, au Québec, parce que nous avons perdu jusqu'à ce bon goût qu'avaient nos artisans, et surtout, cette probité de l'ouvrage aimé et achevé pour lui-même?

Vos amis, et mes amis, ne cessent de me dire du bien de vous et chaque fois je leur demande s'ils vous comprennent; ils insistent alors sur votre charité. Et la haute charité de l'esprit, vous devez bien y croire un peu puisque vous publiez régulièrement?

Nous sommes si divisés, nous tous, si menacés, à cette heure de notre agonie ou de notre «revivre», que j'ose vous demander de ne pas piétiner ce qui nous aide à résister: la bonté, la beauté et le sens sacré de l'homme.

En toute bienveillance,  
Rina Lasnier

*Lettre du 25 juin 1969*

Joliette  
25/VI/69

Cher Jacques Ferron,

Vous aurez été souvent mis en lumière cette année et je me demande ce que vous pensez de la critique, de ceux qui tentent de vous cerner, de vous définir. Ce n'est pas facile car vous êtes l'être des bifurcations.

Vous eussiez fait un excellent professeur, ceux qui se soucient plus de la culture que de l'enseignement parce qu'ils tiennent plus à faire comprendre – par plongée – dans tous les domaines plutôt que de s'enfermer dans l'exactitude d'une seule connaissance ou dans les cadres vagues ou étroits d'un programme!

Vos lettres m'amuse en ce sens qu'elles n'exigent ni logique ni réponse. Affirmations provocantes ou astucieuses, digressions constantes comme dans un monologue intérieur, évasion, [brèves?] il est vrai, vers vos jeux savants, malins, et aussi, quant à moi, choquants. Vous vous en doutez bien puisque vous avez eu la franchise de me trouver idiote et prétentieuse dans l'un de vos billets sur l'Académie, et je ne vous en tenais pas rancune tout simplement parce que j'évite, par paresse et par distraction perpétuelle, de retenir ce qui n'embellit pas la vie, surtout si j'y décèle plus de légèreté que de méchanceté.

Je vous laisse donc vaguer et divaguer autour de moi pour cette originalité qui vous distingue et cette sensibilité sans laquelle vous ne seriez qu'un pantin grinçant et dangereux. Vous inventez trop de « nuit » pour n'être pas *effrayé* par cette part surconsciente, cette herbe longue et noyée que nous laissons traîner au fond de nous-mêmes et qui est patience spirituelle. Nos mots

sont-ils toujours un langage, une épaisseur humaine? J'en doute. Ce qui éclate en surface comme une bulle d'air à la face de l'eau, n'est-ce pas ce qui refuse de signifier, de lier, de raciner ensemble la chair et l'esprit?

Vous dites bien quand vous écrivez: «La Québécoise... s'échappait vers Dieu par son âme et vers l'avenir par ses enfants.» Entre ces deux pôles elle rêvait quand même et faisait en sorte que son rêve s'incarnât dans ses enfants et que leur sort en fût élargi. Ma mère ne se réjouissait pas qu'après avoir opté pour la médecine j'eusse à me confiner dans l'écriture par la force des choses, mais elle se réjouissait que ma liberté profonde, ma gravitation irrésistible fût autant douleur que joie, rigueur plus que facilité, et que la poésie me défendît de la médiocrité. Ainsi, ces Québécoises ne pleurnichaient donc pas sur leur existence bornée parce qu'elles savaient la faire éclater au besoin et pour chacun.

J'arrive de la mer gaspésienne et je repars pour la mer atlantique, fuyant le vacarme des petites villes en débrillé de vacances...

Amicalement,

Rina Lasnier

\* Voir le texte de Jacques Ferron, *Negrosa sed pulchra*, p. 115.